James Whale : prince de l'horreur malgré lui

Autor(en): **Creutz, Norbert**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Film : revue suisse de cinéma**

Band (Jahr): **- (2000)**

Heft 14

PDF erstellt am: **25.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-932645

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

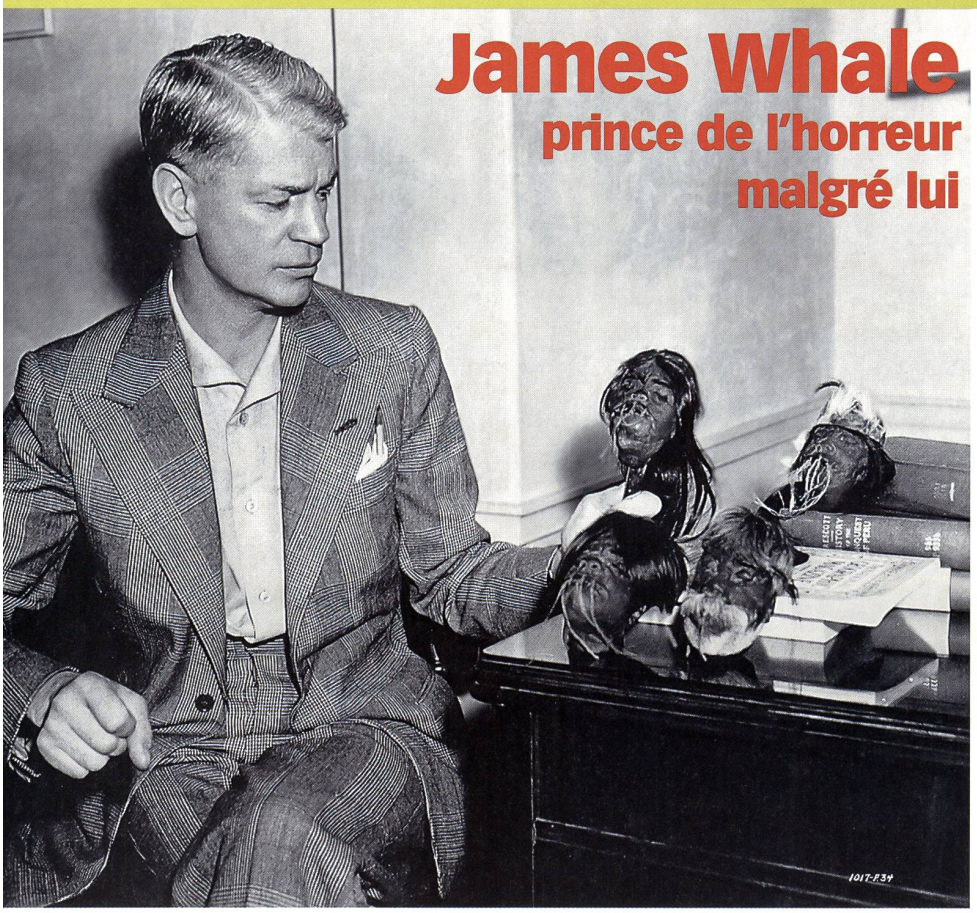
Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

James Whale
prince de l'horreur malgré lui



Le père de Frankenstein, personnalité troublante

Pour accompagner la sortie du magnifique «Gods and Monsters» de Bill Condon [1], film consacré aux derniers jours du créateur de «Frankenstein», la Cinémathèque suisse rend hommage à cet étrange cinéaste «anglo-hollywoodien», homosexuel et doué pour l'horreur.

Par Norbert Creutz

Pas facile d'être le père de «Frankenstein», film et monstre qui ont frappé les imaginations au point de devenir un mythe moderne. Il ne s'en est jamais vraiment remis, comme le révèle «Gods and Monsters», biographie romancée spéculant sur le suicide de James Whale, en 1957. Dès lors, sa réputation n'a tenu qu'à ce film et sa géniale suite, «La fiancée de Frankenstein» («The Bride of Frankenstein», 1935). Depuis que la torche portée par les passionnés de fantastique s'est peu à peu rallumée, s'éclaire une œuvre plus variée qu'il n'y paraissait.

Réalisateur dont la carrière se limite aux années 1930, Whale tourna vingt films. Né en 1889 dans une famille ouvrière anglaise de dix enfants, il se distingue tôt par son physique longiligne et son goût pour les beaux-arts. Engagé dans l'armée, il fait la première guerre mondiale en France et en Belgique. A son retour à la vie civile, il se passionne pour le théâtre et fait bientôt ses débuts d'acteur en mentant sur son âge et ses origines. C'est l'offre de mettre

Ciné-club universitaire
30 octobre - 11 decembre 2000
Auditorium Arditi-Wilsdorf

http://www.unige.ch/acultu

Université de Geneve
Activités culturelles

en scène la pièce de R.C. Sherriff «Journey's End», un récit de guerre, qui changera sa destinée.

Des planches anglaises à Hollywood

Fort d'un immense succès, Whale part en tournée aux Etats-Unis. Il est bientôt contacté par Hollywood, qui recrute les artistes de la scène pour faciliter la transition du muet au parlant. Son premier film est, sans surprise, l'adaptation de «Journey's End». Dès son deuxième, le mélodrame «Waterloo Bridge», Whale se libère des conventions du théâtre. Pris sous contrat à la Universal, il se voit confier «Frankenstein», dont le studio espère un succès dans la lignée du «Dracula» de Tod Browning. Il se surpasse en s'inspirant des classiques du cinéma expressionniste allemand et révèle en Boris Karloff l'acteur par excellence du genre.

Whale signera encore la comédie d'horreur «Une soirée étrange» («The Old Dark House»), d'après J. B. Priestley, puis «L'homme invisible» («The Invisible Man») d'après H.G. Wells (son film préféré), avant cette fameuse «fiancée» où éclatent son talent visuel et un humour noir très personnel. Il résiste néanmoins à la spécialisation et alterne avec un mélodrame ironique («Le baiser devant le miroir / The Kiss Before the Mirror»), l'adaptation d'un roman social de J. S. Galsworthy («One More River»), une comédie policière («Cocktails et homicides / Remember Last Night?») et une opérette de Broadway («Show Boat», sa plus grosse production). Hélas, «Après» («The Road Back»), suite d'«A l'Ouest rien de nouveau», est remonté sans son accord et devient un vrai crève-cœur.

Pour d'autres studios, Whale tourne encore «David Garrick» («The Great Garrick»), fantaisie sur un fameux acteur du XVIIIe siècle, puis «Port of Seven Seas», adaptation du «Fanny» de Pagnol, avant de solder son contrat Universal avec deux films indignes de lui. Mécontent des conditions de tournage de ses derniers films, dont «L'homme au masque de fer» («The Man in the Iron Mask») d'après Alexandre Dumas, il préfère alors se retirer pour vivre, à l'abri du besoin et en hédoniste insatisfait, ses dernières années. ■

1. Voir FILM N° 13, septembre 2000.

Rétrospective James Whale. Cinémathèque suisse, Lausanne. Du 16 octobre au 26 novembre. Renseignements: 021 331 01 02.

Pour les beaux yeux de Loretta Young

Le CAC-Voltaire rend hommage à la star disparue en août dernier par un marathon de quatorze films.

Par Norbert Creutz

La disparition discrète de Loretta Young rappelle l'éphémère de la gloire cinématographique. Star durant plus de trente ans, cette actrice parmi les plus belles de Hollywood est aujourd'hui presque oubliée malgré ses nonante-deux films. Née Gretchen Young en 1913 à Salt Lake City, elle avait débuté à l'âge de quatorze ans. Sans doute le talent de cette fine brune aux grands yeux n'était-il pas des plus renversants et l'on dit qu'elle fit preuve de plus de tempérament derrière les caméras que devant.

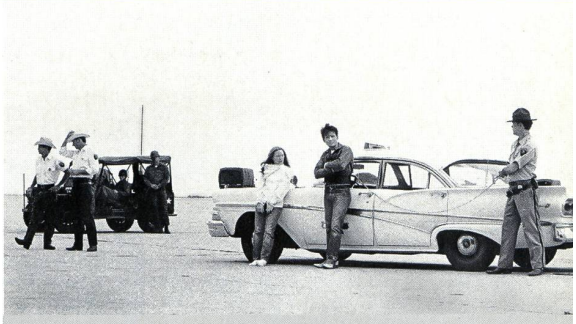
Une poignée de films la révèlent hautement décorative et même bonne comédienne quand le rôle l'exigeait: «Blonde platine» («Platinum Blonde») de Frank Capra, «Révolte au zoo» («Zoo in Budapest») de Rowland V. Lee, «Héros à vendre» («Heroes For Sale») et «L'appel de la forêt» («Call of the Wild») de William Wellman, «Ceux de la zone» («A Man's Castle») de Frank Borzage, «Les croisades» («The Crusades») de Cecil B. De Mille, «Ramona» de Henry King, «Quatre hommes et une prière» («Four Men and a Prayer») de John Ford et «Suez» d'Allan Dwan.

Fervente catholique

Libérée d'un contrat la liant à la Twentieth Century Fox, elle passa *freelance* au début des années 1940 et connut un sérieux passage à vide avant «Le criminel» («The Stranger»), d'Orson Welles, et surtout «The Farmer's Daughter» d'Henry C. Potter, pour lequel elle remporta, contre toute attente, l'Oscar de 1947. Hélas, un souci excessif de son image – une combinaison de *glamour* très étudié et de moralité irréprochable – limita ses choix. Les comédies «Honni soit qui mal y pense» («The Bishop's Wife») et «Come to the Stable» de Henry Koster, le suspense «Jour de terreur» («Cause for Alarm») de Tay Garnett et surtout le superbe western «Rachel and the Stranger», de Norman Foster, comptent ainsi comme ses dernières réussites, toujours mineures.

En 1953, elle fit ses adieux au grand écran avec la comédie «It Happens Every Thursday» de Joseph Pevney, devenant pour une décennie encore l'une des vedettes du petit écran dans «The Loretta Young Show». Puis cette fervente catholique se consacra aux œuvres de charité. On conserve d'elle l'image d'une actrice invariable, quoique parfois très émouvante, toujours très belle et toujours en noir et blanc. ■

Marathon Loretta Young. CAC-Voltaire, Genève. Du 27 au 29 octobre. Renseignements: 022 320 78.



«La balade sauvage»

film-culte de Terrence Malick

Il aura fallu que «La ligne rouge» («The Thin Red Line») surgisse de nulle part, l'an dernier, pour que le nom de Terrence Malick revienne sur toutes les lèvres. Après vingt ans de silence et d'oubli progressif, il était temps de redécouvrir l'un des plus grands cinéastes américains, auteur de seulement deux films dans les années 1970: «La balade sauvage» («Badlands») et «Les moissons du ciel» («Days of Heaven»).

«Badlands» (1974) est l'histoire d'un jeune couple criminel en fuite dans le Middle-West. Ils ne sont pas innocents comme leurs prédécesseurs de Fritz Lang («J'ai le droit de vivre / You Only Live Once») et Nicholas Ray («Les amants de la nuit / They Live by Night»), ni victimes des conditions économiques ou de quelque faille psychologique comme ceux d'Arthur Penn («Bonnie and Clyde») et Joseph H. Lewis («Le démon des armes / Gun Crazy»), mais comme étrangers à ce monde, déjà aliénés bien avant que Kit, l'éboueur qui se prend pour James Dean, ne commette l'irréparable: tuer le père de son amie Holly, une adolescente encore mineure.

Malick désamorce toute impression de déjà vu par cet «au-delà de la morale» éminemment moderne et un langage avant tout poétique. Comme dans ses autres films, la voix *off* – ici la narration quasi-enfantine de Holly – joue un rôle prépondérant, de même que la nature. Peu importe l'anecdote (une affaire des années 1950), tout vient de la mise en scène, qui parvient à traduire comme nulle autre ce que signifie d'être au monde, à la fois seul et partie, indifférent et désireux de laisser une trace, hanté par la beauté et doté du pouvoir de détruire. Oui, on peut être foudroyé par le cinéma de Terrence Malick, au risque de trouver tout le reste bien limité et insignifiant. (nc) ■

Cinéma Spoutnik, Genève. Du 17 au 22 octobre. Renseignements: 022 781 41 38.